



A.C.C.E.S.
Actions Culturelles Contre les Exclusions et les Ségrégations

Les Rencontres d'A.C.C.E.S.

Muriel BLOCH

**Pour une oralité chahutée
des contes,
entre secousses et caresses**

Conférence contée,
Paris, Médiathèque Françoise Sagan (10^{ème})

7 décembre 2017

Dans son passionnant article intitulé « Transmettre entre récit et sensible : la langue, le récit », Marie Manuélian évoque l'absence de musique verbale à tout ce qu'elle avait lu. « Peut-être y avait-il un rythme, mais ce n'était pas le rythme d'un récit qu'on déroule. »

Il y aurait une pénurie de mots dans les albums pour les tout-petits. L'auteur pose même cette question : « L'illustration ne ferait-elle pas de l'ombre au texte ? » alors qu'elle constate un appétit de texte chez les petits ! Marie Manuélian suggère même que lire un album aux petits serait leur montrer des images. Et autour de ces images, quand il n'y a pas de texte, elle parle de « racontage » : on parle sans raconter comme si les images avaient besoin d'être commentées. Là, il y a un problème auquel l'auteur suggère de résister.

Je vais donc essayer de résister en hommage à cet article dans lequel les bébés lecteurs et les bébés nageurs apparaissent au même moment ! Alors quel bonheur de nager jusqu'aux pages des livres. L'amour des bébés pour les livres, un appétit féroce, on l'a tous constaté. Merci à l'association A.C.C.E.S. d'exister !

En qualité de conteuse je voudrais évoquer les pratiques de l'oralité vers les tout-petits, mais osons nous vraiment le récit ? Et quel récit ? Il y a bien sûr celui du quotidien, mais le récit écrit dans les albums ? Davantage au service des images que des oreilles ?

C'est dans la bouche que naît le conte disait Pierre Férida, dans son article « Le conte et la zone d'endormissement ».

Et je voudrais donc ce soir défendre cette oralité de la bouche aux oreilles ; une oralité des contes, c'est à dire plus encore que celle des mots, une organisation du sens et des émotions. Un propos donné à entendre.

Il y a une différence entre l'histoire entendue, l'histoire lue et l'histoire racontée. Je tiens à dire que je ne fais pas de hiérarchie. Lire une histoire ou un conte dans un livre, c'est très bien. Cela demande un temps de préparation, une relation aux images qui est complexe. Que fait-on avec ces contes qui sont dans les livres imagés ? J'aimerais vous en parler dans un deuxième temps et puis ensuite, comme le chiffre

trois est bien pour les tout-petits, j'ai fait une sorte de liste. J'ai pris des livres dans ma bibliothèque personnelle, essentiellement des livres de contes bien sûr, et je vous dirai en quoi ils sont intéressants pour les petits. Dans cette troisième partie, j'essaierai de vous expliquer un peu de l'intérieur la « cuisine » de l'écriture de ces contes et, pour cela, j'ai apporté des références de sources parce que, soucieuse des sources, j'aimerais que vous compreniez quel travail s'opère. Car tout conte populaire est une variation, il n'y a pas de version originale. C'est à nous, conteurs, de faire de chaque récit un texte et une narration personnels. Toujours en lien avec un sens. Or je ne le retrouve pas souvent dans les récits destinés aux petits. C'est pour cela que je reviens sur ce qu'est le conte, juste pour remettre les choses au clair car nous vivons une époque de confusion entre contes et histoires, tradition populaire et textes personnels.

J'en veux pour preuve l'information qui a circulé récemment en lien avec le mouvement « balance ton porc », que peut-être, dans les contes, les héroïnes se feraient violer. Par exemple, le prince charmant aurait abusé de Blanche Neige... L'exemple était donné au nom des grands classiques, mais c'est vraiment ne pas avoir de culture littéraire de Perrault ! Le prince ne la viole pas, il la réveille avec un doux baiser et elle lui répond « comme vous vous êtes fait attendre », c'est quand même délicieux. Après il lui dit qu'elle est archi démodée, mais c'est parce qu'elle est habillée comme on l'était cent ans auparavant !! C'est après qu'il lui fait des enfants et je suis persuadée qu'elle était archi consentante. Après cent ans de léthargie, elle pourrait avoir eu envie de lui sauter dessus !

Si je reviens au B-A BA du conte qui est avant tout un récit oral, sa mise par écrit pose quelques questions. « Couchés sur du papier », et c'est aussi tant mieux pour leur sauvegarde, les contes dorment, et tels la Belle au Bois Dormant, attendent ceux qui viendront les réveiller, les sortir de la page et leur rendre la vie !

Le premier article éclairant et fondateur pour moi, fut celui de Pierre Férida, « Le conte et la zone d'endormissement ». Dans cet article, l'éminent psychanalyste associe bien sûr le

conte et le sommeil. Il dit cette chose fondamentale : c'est dans la bouche que naît le conte ; de la bouche aux oreilles.

J'ai pour vous une petite devinette : j'ai deux boîtes magiques de formes identiques suspendues entre ciel et terre, elles contiennent toutes les histoires de l'univers. Qu'est-ce que c'est ? Les oreilles. Même la forme de la devinette est poétique !

C'est cela « Caresses et secousses ».

Je démarre souvent une séance de contes en demandant aux enfants s'ils n'ont pas oublié quelque chose qu'ils portent toujours sur eux et qui marche par deux ? Quelque chose qu'ils oublient souvent... Aujourd'hui, on a des murs (voire des casques) devant... et autrefois on disait que les murs en avaient... Il y a toujours un enfant qui finit par dire les oreilles. Un jour un petit installé sur les genoux de son papa a crié : les oreilles ça sert à respirer ! Alors je fais le geste de dégager les miennes, je leur demande de les chatouiller pour vérifier qu'elles sont bien là !

Je pense vraiment, et c'est Orson Welles, un autre maître, qui le disait, que même au cinéma l'ouïe prime sur la vue. Quand il dirigeait les acteurs, il préférait tourner le dos. Il n'avait pas besoin de les voir, il avait besoin d'être confronté au rythme de leurs paroles. Alors que le cinéma est un art de l'image, l'ouïe était pour lui le sens premier. Pour le conte c'est la même chose.

Quand Marie Bonnafé m'a questionnée sur mon intervention à propos de ma pratique de conteuse, j'ai pensé tout de suite corps oralité, musique verbale, écoute.

Raconter selon moi c'est donner à entendre une parole sur le monde, et ce faisant, c'est à la fois caresser par la voix, la tendresse d'un récit pour les plus petits, les envelopper, mais c'est également les secouer, dans le sens d'un questionnement, d'un éveil aux vastes questions du monde. Ce que ne manquent pas de proposer les récits traditionnels qui ne trichent pas sur la dureté de notre monde, et où, l'avalement, la disparition... sont des thèmes privilégiés. Bienvenue dans la vie, dit-on pour célébrer la naissance mais attention... Et ce dès le plus jeune âge ... Comprendre, appréhender, « être au monde » avec tous les dangers que cela représente et dont les premières comptines portent

témoignages. Il s'agit toujours de vie, de mort, de manger ou d'être mangé, de la loi du plus fort, de découvrir qui fait quoi, qui est plus grand que qui, les rapports de force qui régissent l'univers.

Il n'y a pas longtemps, j'écoutais des apprentis conteurs en formation. À peine certains ont-ils ouvert la bouche que j'ai pensé : le positionnement n'est pas juste, je n'entends pas « leur parole » ; ils sont en représentation d'un texte qu'ils ont appris, travaillé comme on le fait au théâtre.

Je ne ferme aucune porte, mais celui ou celle qui raconte n'est pas seulement au service d'un texte, aussi court soit-il, mais c'est avant tout quelqu'un qui parle aux autres, avec tout ce qu'il est, comme si l'histoire à partager était la sienne.

Marie Bonnafé

Donc il incarne ?

Muriel Bloch

Incarner ? Pas seulement car au théâtre, on est souvent sur cette convention de l'acteur qui incarne un personnage, c'est à dire qu'il le porte.

La convention est plus forte pour le conte, on sait bien qu'il n'est pas le personnage... Un peu comme un marionnettiste qui serait toujours à vue, tandis qu'au théâtre ça n'apparaît pas toujours. Ici j'entendrais plutôt une personne qui s'adresse à nous, avec simplicité et conviction. Avec une voix naturelle, même si cette voix peut s'amuser à jouer différents personnages du conte.

En parlant avec Marie au téléphone, je lui ai dit qu'on avait parfois une manière un peu outrée pour s'adresser aux petits, un ton quelque peu caricatural, proche du clown de cirque qui en fait beaucoup, et je suis passée par là aussi.

Et ce ton, c'est une incarnation un peu trop appuyée comme un manque de confiance en la force des mots. On en fait des tonnes pour montrer que l'on « raconte » et quand, en particulier, on s'adresse aux petits, au lieu de faire confiance aux mots, au simple sens du mot, on leur parle d'un grand château ou d'une grande maison en disant un GRAAAAND château, une GRAAAANDE maison, un tout petit petit chat... au lieu de donner à l'enfant toute la force de l'adjectif grand ou petit. Les enfants en bas âge ont certes besoin de la modulation

de la voix et l'on a besoin d'accompagner avec le corps : la gestuelle est nécessaire, voire indispensable. Ils nous renvoient à cette dimension ludique du langage.

On batifole, on caracole, on se cajole, les enfants nous rendent créatifs. C'est un régal, un festin de mots et de tonalités différentes. Les petits nous autorisent une oralité ludique, embellie, rieuse, chantante dont on ne s'imaginait pas capable... Parfois on ne s'en rend même pas compte...

Un colloque sur la petite enfance s'était déroulé il y a quelques années à Grenoble, portant ce beau titre : « À l'aube de toute parole ». Et justement, cette aube est propice à des inventions parfois géniales, même éphémères... On devrait s'enregistrer tellement il y a de la création dans ces moments précieux, à l'aube de toute parole !

Les bébés en particulier réveillent tous nos sens et, quand on leur parle dans une certaine intimité, au moment des caresses, on joue avec eux, dans une oralité magnifique. On les imite d'ailleurs souvent dans le dialogue qui s'installe.

Mais dès que l'on commence à vouloir leur raconter une histoire et se mettre en position de s'adresser à eux, on oublie cette liberté que l'on a eue quand on s'est lâché et l'on utilise un ton convenu qui nous échappe d'ailleurs : ah cette voix aiguë, suraiguë même, éloignée de notre voix habituelle. Cette tonalité m'a frappée et je suis la première à l'avoir utilisée. Je ne jette donc la pierre à personne, j'écoute et je trouve que l'on a une manière de s'adresser aux petits qui manque de naturel. Comme s'ils étaient handicapés du sens, mais les petits comprennent bien plus qu'on ne le croit. Cela nous le savons, d'ailleurs depuis Dolto, j'ai l'impression que les bébés naissent plus vieux qu'avant... tellement le fait de les considérer comme des personnes, et ce déjà dans le ventre de leur mère, leur donne à la naissance des yeux plus grand ouverts, et des mois supplémentaires !!

Du coup, faisons confiance aux mots. Cela ne veut pas dire être monocorde et ennuyeux, il y a un équilibre à trouver quand on raconte. Ne pas diminuer le petit, agrandir le grand...

Je parlais de représentation, mais le conteur aussi utilise certaines tonalités appuyées

qui font que l'on se dit « Tiens celui-là c'est un conteur ». Il existe le ton du conteur, c'est-à-dire une manière d'appuyer les mots, sur lequel il faudrait réfléchir. Positivement. À travers toutes les modulations possibles de la voix.

Tout cela est extrêmement délicat. La voix est notre outil privilégié. Notre oreille toujours subjective...

Quelqu'un pourra être très performant, si je ne peux pas écouter sa voix, son timbre de voix et la manière dont il la régule, je n'écouterai pas le sens. Orson Welles disait que le rythme, le timbre de la voix, passe au-dessus du sens du texte. On doit faire attention à cela. J'ai la sensation qu'avec les petits on est dans une musicalité qu'il faut explorer, une musicalité qui est cette caresse à nous-mêmes que l'enfant provoque et partage.

Mais le conte n'est pas là que pour caresser. Même si parfois il rivalise avec le doudou. Il est aussi là pour réveiller, faire réfléchir, donner aux enfants des sens possibles de l'existence. Parfois on peut parler fort au petit, se mettre en colère quand le récit l'exige. Les voix de prédateurs (croquemitaïnes, ogres, loups) renforcent leur dimension symbolique.

Il y a des années, je me suis occupée de formation auprès des puéricultrices de la Ville de Paris. À l'époque mes enfants fréquentaient la crèche, c'était donc une expérience vécue, mais je n'y vais plus guère aujourd'hui. Quoique désormais grand-mère, j'y retournerais volontiers...

Conter aux tout-petits réclame un vrai savoir-faire, une exigence de la plus haute importance... Cela me fait un peu peur, j'avoue. J'ai peur de leur peur. Auprès d'eux je me sens comme une ogresse. Il faut que je me mette à quatre pattes (parfois j'ai mal aux genoux !). J'ai besoin que mon corps s'adapte à leur taille et donc j'ai plus de difficultés avec les petits pour une raison aussi simple que celle-là : l'échelle ! J'ai des difficultés aussi parce que j'ai des souvenirs de la crèche où était mon fils. J'allais y raconter régulièrement et je me souviens qu'une fois il y avait une petite qui se bouchait les oreilles. J'ai continué et elle est restée avec les mains sur les oreilles. Après j'ai interrogé la puéricultrice. L'image de cette petite qui mettait ses mains sur les oreilles m'a hantée. Je me disais que je parlais trop fort. La bonne distance est aussi une chose à trouver.

L'histoire que je racontais était le tout premier conte que j'ai eu la chance d'entendre à l'occasion de « La criée aux contes », à Vannes, dans les années 80. Je m'étais retrouvée dans la forêt où un instituteur merveilleux qui s'appelait Edouard Prigent racontait pour les quelques conteurs présents « Le loup et la mésange ». C'est le tout premier conte édité en 1997 dans la collection *À petits petons*¹ qui se créait, sur une idée formidable de Céline Murcier, qu'il existait dans la tradition orale des contes pour les petits et donc qu'ils y avaient droit. Je crois bien avoir trouvé avec elle le titre de sa collection. On va fêter les vingt ans de cette collection si précieuse.

Ce premier conte était l'histoire d'un loup maigre et gris qui se baladait dans la forêt et avait faim, un loup avec de l'appétit. Il y avait longtemps qu'il n'avait pas mangé et il écoute. Il y a dans cette forêt, en haut d'une branche, un petit oiseau, une mésange. C'est beau une mésange et celle-ci chante, elle chante, elle se balance dans le vent. Et le loup se dit : c'est pour moi, en avançant à pas de loup. Il appelle l'oiseau façon loup, en hurlant OOOOH ! OISEAU DESCEND DE LÀ QUE JE TE MAAANGE WARK WARK WAOURK. La mésange entend, mais ne comprend pas ce que dit le loup, il y a du vent, elle se balance puis chante et s'écoute. Puis elle descend d'une branche. Le loup avance une patte et je reviendrai là-dessus car je ne sais pas où il met la patte. Il est important de toujours penser à la situation quand on raconte et là, dans mes toutes premières fois de l'histoire, je lui faisais mettre la patte sur l'arbre, ce qui n'est pas facile pour tenir ! Donc il redemande de sa grosse voix MÉSANGE MÉSANGE VIENS LÀ QUE JE TE MANGE SLUP, il salive. La mésange, ça l'amuse. Elle ne comprend pas ce qu'il dit, mais elle chante et descend encore d'une branche et le loup avec trois pattes s'accroche au tronc MÉSANGE MÉSANGE SLURP... La mésange descend encore d'une branche parce que c'est drôle, qu'il y a du vent, elle chante. Là, le loup met ses quatre pattes (peut-être tient-il mieux sur le tronc de l'arbre, c'est une vraie question) et il dit ARGGG... Elle n'entend plus rien, il a la gueule grande ouverte et l'avale. Une fois qu'elle est dans son ventre, elle fait du boucan, un ramdam de tous les diables parce qu'il l'a

avalée tout rond sans la goûter. Franchement tu aurais pu prendre du temps, me croquer, me faire rôtir, me griller, me manger en salade ou avec une sauce au chocolat. Elle sautille et fait un sacré boucan en donnant des recettes, si bien que le loup, BLEURK à peine avalée aussitôt recrachée et la mésange ce n'est même pas la peine ! Les mésanges sont difficiles à attraper car l'histoire fut racontée de mésange en mésange et le loup maigre et gris en a peut-être perdu l'appétit.

C'est pour moi une histoire fondatrice de ce qu'est une histoire pour les petits parce que leur thème de prédilection est le ventre : au dedans comme au dehors. À peine sortis, leur mère les dévore de leur amour, difficile d'y échapper... J'ai trouvé un conte de Colombie rapporté par l'Uruguayen Eduardo Galeano. Il s'appelle « Comment un enfant essaye d'échapper à l'envie de dévoration de sa mère ».

Le loup et la mésange est un conte populaire passionnant à plusieurs titres, d'abord parce que je l'ai entendu une fois et qu'il me fut facile de le « recracher » plus tard dans les pages d'un album. Édouard Prigent, instituteur breton à la retraite, l'avait tellement bien raconté que je l'ai réécrit d'un jet. On lui a demandé son autorisation bien sûr.

Un autre intérêt de cette histoire est la question de l'échelle, du volume de la voix. L'enfant apprend en écoutant cette histoire que la mésange est loin, en haut de l'arbre et que le loup doit parler fort pour la faire descendre et plus l'oiseau se rapproche de la gueule du loup, plus le volume de la voix de celui-ci diminue.

Céline Murcier et moi avons choisi un format en hauteur pour redoubler cette idée de la distance et du volume de la voix ajustée. À ma connaissance, c'est le seul album qui s'ouvre de haut en bas de toute la collection !

Quand, dans la crèche de mon fils, la toute petite fille a mis ses mains sur ses oreilles, je me suis dit que c'était le volume de ma voix qui la gênait, mais d'autres choses la troublaient probablement dans l'histoire : sa peur d'être mangée. Ce qui me fut confirmé par les puéricultrices.

Ce qui est formidable dans ces histoires pour les tout-petits, c'est que les héros sont toujours recrachés, ils s'en sortent toujours.

¹ Aux éditions Didier jeunesse

Il y a un numéro de *La Grande oreille* consacré à Tom Pouce que l'on pourrait considérer comme un conte angoissant, puisque Tom Pouce ne grandit jamais, sauf que son truc est d'être avalé et de vivre un temps dans le ventre de qui l'a avalé. Une conclusion dit : il vaut mieux être avalé que d'avalé. C'est une idée très intéressante. Le ventre reste la matrice essentielle pour le tout-petit.

Le conte traditionnel prend très au sérieux cet apprentissage du monde pour les bébés ; Il ne lui dit pas seulement « bienvenue dans la vie », il lui dit aussi, et je ne peux que répéter ce que j'affirmais précédemment, que dans la vie, dès qu'il y a la vie, il y a la mort. Le conte le met en garde : l'amour peut être dévorant et si tu te fais dévorer, il faut que tu t'en sortes. Les trous bouche et cul vont ensemble, tu peux être avalé. Le ventre qui s'ouvre comme cela, et c'est là aussi l'intérêt de l'histoire, ce n'est pas juste une histoire de je t'avale et je te recrache, mais en plus, le loup ne l'a même pas goûtée cette petite mésange !

C'est génial parce qu'avalé tout cru ce n'est même pas savourer. Le conte parle aussi de la nécessité et du plaisir de manger. Le pire qu'ait fait le loup est de ne même pas l'avoir goûtée, l'avoir fait cuire, mais de l'avoir avalée toute crue comme un sauvage. Qu'il est et doit rester dans le conte.

Je me souviens d'un petit conte de la même veine, « Le chat et le perroquet » dans l'ouvrage indispensable de Sara Cone Bryant « Comment raconter des histoires à nos enfants » et de la délicieuse formulette « Slip, slop, slap, gobé » reprise nombre de fois. C'est l'histoire d'un chat tellement goulu, qui ne respecte nullement les règles de l'hospitalité dans un premier temps vu qu'il avale son hôte le perroquet qui l'a invité à dîner, mais comme l'appétit vient en mangeant, ce félin féroce avale de plus en plus de monde sur son passage ! À la fin, deux petits crabes vont lui ouvrir le ventre et délivrer tous ceux qu'il a engloutis, comme le loup du conte précédent. C'est concret deux petits crabes qui ouvrent un ventre avec leurs pinces et font sortir un monde dingue, parce que c'est dingue tout ce que ce chat a avalé. Une histoire quasi surréaliste, où ce chat à l'appétit insatiable est devenu un monstre ! Dans ce conte, il est également question de la perte de toute civilité.

Parmi les histoires pour les petits il y a bien sûr celle de la moufle. Il s'agit à l'origine d'un conte russe où la moufle était un crâne de cheval. C'est Luda Schnitzer qui m'avait raconté « Teremok » (la maisonnette), un conte tout aussi basique pour les petits. Ce sont des animaux qui se logent dans un crâne de cheval qui est devenu au fil du temps une cruche, puis une moufle. Le vrai sujet du conte selon moi, c'est l'hospitalité et la nomination. Je vous ai apporté le texte de départ, simple et clair.

Un crâne de cheval traînait dans le pré. Une souris l'a vu, elle s'est approchée, a demandé « Beau chalet-logement, qui loge ici dedans ? » Personne n'a répondu, mais elle se présente, ce qui est très important. La souris est entrée et s'est mise à vivre là. Une grenouille passait, elle a demandé « Beau chalet-logement, qui loge ici dedans ? » « Moi, la souris trotte grignote et toi qui es-tu ? » « Je suis la grenouille dans la mare saute ». « Viens vivre avec moi. » Elles vivaient là toutes les deux quand un lièvre a passé « Beau chalet-logement, qui loge ici dedans ? » « Souris trotte grignote, grenouille dans la mare saute et toi qui es-tu ? » « Je suis le lièvre court les champs ». « Viens vivre avec nous ». Ils vivent comme cela à trois, arrive le renard. « Beau chalet-logement, qui loge ici dedans ? » « Souris trotte grignote, grenouille dans la mare, saute lièvre court les champs et toi qui es-tu ? » « Moi je suis le renard ment tout le temps ». « Viens avec nous ». Arrive le loup « Beau chalet-logement, qui loge ici dedans ? » « Souris trotte grignote, grenouille dans la mare, saute lièvre court les champs, renard ment tout le temps et toi qui es-tu ? » « Je suis le loup fait houououou ». « Viens avec nous. » Arrive l'ours qui demande « Beau chalet-logement, qui loge ici dedans ? » « Souris trotte grignote, grenouille dans la mare saute, lièvre court les champs, renard ment tout le temps, le loup houhouhou et toi qui es-tu ? » « Moi je suis l'ours écrase tout » et l'ours s'est assis sur le crâne et les a tous écrasés.

C'est mal, mais ça dit que l'ours dans les plaines russes est un animal dangereux et l'on a sa dimension physique. À ce moment c'est trop. On a toutes les variations puisque le conte n'est que variations. On a ainsi l'histoire de la petite fourmi qui fait éclater la couture etc. Mais l'important pour une petite histoire comme celle-ci, qui paraît si charmante, que l'on raconte dans les crèches avec de petites

marionnettes, est bien entendu, l'impossibilité de tous ces animaux de tenir dans un crâne de cheval, dans une cruche ou une moufle. Mais c'est surtout que chacun se présente - « et toi qui es-tu ? » - avec une caractéristique chaque fois singulière qui apprend aux petits l'échelle, la taille de chacun. Quand arrive l'ours, l'enfant sait très bien que ce n'est pas possible. Dans les versions avec la petite fourmi, c'est la plus petite qui fait éclater la couture. C'est amusant aussi, tout le monde s'en sort et l'on a envie que cela finisse bien. Chacun est libre de raconter la version et la fin qu'il préfère. On peut aussi avoir envie de faire comprendre à l'enfant qu'écraser tout, c'est normal et tant pis pour les animaux trop généreux ! C'est comme le loup qui a faim et donc mange.

Cela m'amène à questionner le travail du conteur face à une histoire traditionnelle. Le travail remarquable de Jean Louis Le Craver avec « Le petit cochon têtu » m'a éclairée. Qu'est-ce qui fait le sel d'une version ? Qu'est-ce qui « donne du goût au conte » comme le dit si justement Geneviève Calame-Griaule ? Je vous rappelle les faits : un petit cochon têtu ne veut pas rentrer à la maison. C'est une randonnée de la famille de Biquette Biquette est-ce que tu sortiras de ce chou-là ? L'invention textuelle géniale de Jean-Louis, c'est quand la petite bonne femme qui ne peut pas faire rentrer à la maison son cochon trop gavé de glands, va chercher le bâton et que celui-ci lui répond : « ce cochon ne m'a rien fait, je ne lui ferai rien » !

Soudain le conte devient une histoire philosophique indispensable à raconter aux enfants ; non seulement l'enfant apprend à quoi sert un bâton, sa force de frappe... mais encore que si on ne fait rien, on ne nous fait rien. Quelle belle leçon de vie ! De pacifisme face à l'agression dont nous sommes si friands.

Ce genre de récit, c'est une promenade, une balade toujours instructive, avec une dramaturgie très construite. Cela s'appelle aussi un conte à accumulations. On ajoute et l'on suscite la mémorisation de l'auditoire.

Ce qui me frappe pourtant dans ces randonnées adorées des conteurs et destinées aux plus jeunes surtout, c'est leur mode de narration : trop souvent récitées comme des tables de multiplication. J'exagère, mais sous prétexte

que l'on va répéter « elle va chercher le feu parce que le feu brûle le bâton, le feu ne veut pas brûler le bâton qui ne veut pas frapper le cochon qui ne veut pas rentrer à la maison » et parce que c'est participatif et que les enfants doivent dire en même temps que le conteur, les randonnées sont répétées avec un rythme quasi scolaire, sur le mode de la récitation, alors qu'il faudrait arriver à offrir en priorité les randonnées comme des images. On devrait voir les situations. C'est ainsi que je me suis posé la question des pattes du loup sur le tronc d'arbre. J'avais raconté souvent ce conte et je ne m'étais jamais posé cette question ! Si on pose la randonnée comme un vrai chemin, c'est une vraie promenade, une vraie initiation dans l'apprentissage de l'ordre des choses du monde. Il faut installer la diapo ! Pensez-y en terme « cinéma diapo » car si on le dit comme une récitation mécanique, on ne se pose pas la question de l'arrêt sur image, cela reste une sorte de musique ennuyeuse. On perd ainsi la force des images de ce type d'histoires.

Nicole Belmont, au travail si précieux pour les conteurs, évoque magnifiquement « un chemin d'images », en particulier pour les contes merveilleux. Mais je crois que les contes de randonnées peuvent également emprunter un tel chemin.

Car ce que nous voulons sans doute en racontant, c'est fabriquer des images non débilés, mais indélébiles pour nos enfants. Il est fondamental de fabriquer cette petite usine aux images que l'on va garder tout au long de notre vie. C'est notre responsabilité, quand on raconte aux enfants ces randonnées qui n'ont l'air de rien et qui sont tout, parce qu'à l'aube de toute parole, au début des récits. Il s'y joue la compréhension du monde. Il faut que ça reste, que l'image puisse s'incruster. J'ai l'impression que si l'on va trop vite en récitant plus qu'en racontant, on perd ces images fondatrices.

Je mélange ici volontairement le sens et la manière de dire. Je parle du conte oral sans le livre parce que l'on a mis les contes dans les livres, mais on peut les en sortir ! L'image et le texte vont ensemble dans nombre d'albums dits « livres d'images », donc il est absurde de sortir le texte puisqu'il doit fonctionner avec ces images, tandis que les livres de contes l'autorisent.

Je connais vos arguments « c'est tellement bien écrit qu'on ne peut pas changer les mots ... » Mais si, on peut les changer ! Les conteurs sollicités pour les écrire, ce qui n'est pas le cas de tous, préférant rester dans l'éphémère de l'oralité, prennent soin de chercher un rythme musical pour la lecture à voix haute. L'écriture orale couchée sur du papier a ses règles d'oreille avant tout.

Mais on peut les extraire de ces livres dans lesquels les contes sont au repos. Par un mouvement retour ! Car si on leur a fait rencontrer des images pour leur plus grand bonheur, car c'est ajouter encore des sens possibles, leur nature première est d'être racontés.

Je dis souvent aux gens « fermez le bouquin, vous le connaissez par cœur, vous l'avez lu des milliers de fois, essayez de le dire, faites-vous confiance, vous connaissez le récit, osez vos mots, vos émotions ». Oui, on peut dire sans le livre et ne pas en mourir !

En même temps, et c'est un paradoxe, quel bonheur que de les voir illustrés ! J'ai travaillé avec beaucoup d'illustrateurs différents, et chaque fois c'est un monde qui s'ouvre. Je suis toujours épatée par ce que les mots, les images mentales et le talent des illustrateurs ajoutent au conte, mais il faut penser que le conte est images à lui tout seul. Il pourra rester orphelin d'images, mais pas de corps, pas de voix, pas de temps. J'insiste sur ce point. Il faut prendre le temps de raconter l'histoire même sans le livre et sans l'image. Je ne fais pas de hiérarchie, mais c'est une possibilité que beaucoup se refusent alors que c'est cela le bonheur du conte.

Un autre exemple toujours emprunté à la collection À petit petons, l'album *Roulé le loup* ! de Praline Gay Para, avec ce formidable jeu de mots entre elle a bien roulé / le loup, elle a roulé, roulé la citrouille. Ce quasi trompe-oreilles me rappelle la boule rouge, roule et bouge. La langue est subtile, elle roule et elle nous roule. Cet album est aussi un petit chef d'œuvre à cause de cela. C'est trois fois rien, mais c'est beaucoup. Là est la force des conteurs.

Souvent nous avons beaucoup « essayé » ces contes avant de les publier. Il y a un temps de rodage avant que le livre ne reçoive le conte, pour un temps. Mais je défends l'idée que les contes sont dans les livres momenta-

nément. Qu'ils revivent dès qu'ils franchissent le mur du son, s'éloignent de la page.

Je tiens à préciser que chaque fois que je publie un livre de conte, je n'écris jamais « conte de Muriel Bloch, mais « raconté par » ou « inspiré de ». C'est très important. Il faut que j'invente la formulation du texte bien entendu, mais la plupart de mon travail est de raconter des récits anciens sur un mode nouveau, pour paraphraser le chinois Lou Sin.

Le conte aime cette variation que chaque conteur lui apporte. Comment ai-je osé franchir le pas ? Cela a commencé avec la mort de Mamadou Diallo, un grand copain, un conteur immense, un homme-arbre. Dont le rire fracassant me faisait toujours sursauter. Il se trouve qu'il était copain avec ma voisine du cinquième et que j'ai d'abord entendu son rire dans l'escalier, avant de le rencontrer chez ma voisine du dessus.

Quand Mamadou Diallo est mort, Evelyne Cevin qui m'avait toujours fascinée par sa perspicacité et sa qualité d'analyse des contes - et que René Diatkine adorait car elle racontait Blanche Neige comme nulle autre (dans le souvenir que j'ai de lui, il l'écoute conter) - m'avait dit un jour « le rire libérateur dans les contes, c'est formidable, notamment pour les adolescents ».

Donc quand Mamadou est mort, on a voulu lui rendre un hommage et raconter. Il était Peul, Sénégalais de Dakar et j'ai cherché un conte pour lui, un conte avec un rire... et je suis tombée sur un conte bambara qui est plutôt un conte du Mali, mais c'est l'Afrique de l'Ouest où Peuls et Bambaras se sont fréquentés. Je farfouillais dans ma bibliothèque où des collectes scientifiques côtoient des livres pour enfants. Tenez, je vous ai apporté un recueil qui m'est cher, paru aux éditions Gründ, *Les plus belles histoires d'animaux* est une mine pour les tout-petits.

Pour Mamadou je cherchais donc un conte dans les cultures peule et bambara et j'ai trouvé un mythe bambara autour de la création de l'univers qui me semblait parfait pour Mamadou. J'ai d'ailleurs publié ce conte intégralement dans mon anthologie des contes des pourquoi et des comment. Parce qu'au début, et j'ouvre une parenthèse, pardonnez-moi, je

publiais des anthologies pour que les gens se servent comme je m'étais servie. C'était le partage d'un trésor. Puis, petit à petit, j'ai commencé à me dire que je venais de la littérature écrite, que je n'avais jamais été éduquée oralement, que je n'avais jamais fait de collectage sur le terrain, parce que ce n'était pas ma culture. J'ai fait des études littéraires et les livres ont été et sont ma nourriture principale. Je me suis toujours posé la question de la légitimité du conteur. Qu'est-ce qui fait que je vais raconter ? Qui m'autorise à le faire ? Ce n'est pas rien, c'est un patrimoine. Je me suis dit qu'il fallait que je rende ce que j'avais trouvé et donc des livres de contes. Je ne cesse pas de vous dire que l'oralité ne s'écrit pas, que cela se perd dans les livres, que c'est quelque chose qu'il faut réinventer, mais c'est du boulot ! Je me suis dit que ma manière de m'inscrire dans la chaîne de transmission était les livres (un des gros problèmes du conte aujourd'hui est l'absence de transmission). J'ai fait ces premières anthologies chez Gallimard dont le fameux *365 contes des pourquoi et des comment*. Il y avait peu de contes étiologiques publiés à l'époque, cela m'avait frappée : les ethnologues étaient très méfiants vis-à-vis de l'étiologie et trouver des explications à des choses qui n'en avaient pas était considéré à l'époque comme farfelu au possible. C'était aussi plein de bondieuseries : il y avait toujours un créateur, un bon Dieu, des punitions, des châtements... L'étiologie n'était pas fréquente dans les livres de contes. L'édition de cette anthologie *Des pourquoi et des comment* s'est faite peu de temps après à la mort de Mamadou et la découverte de ce mythe bambara. Voilà le pourquoi de cette longue parenthèse.

Je l'ai raconté à Grenoble avec les autres copains-conteurs durant la cérémonie organisée pour Mamadou. Je l'ai fait fidèlement. Je voulais que cela soit très court et je l'ai appris par cœur par respect du mythe bambara alors que l'on n'apprend jamais les contes par cœur : par corps oui, mais pas par cœur. J'ai raconté cette histoire de création et quelqu'un m'a dit : « C'est fort ce que tu as raconté ». Souvent les livres naissent comme ça, d'une remarque de quelqu'un dans l'auditoire.

Voici le texte bambara : « Histoire de création. Petit conte, petit conte, l'œuf et le poussin voulaient cueillir des citrons. Le poussin dit à l'œuf

de monter sur le citronnier et de cueillir les citrons. L'œuf répondit qu'il ne monterait point. Le poussin grimpa et secoua le citronnier. Les citrons tombèrent, ils les mangèrent. L'œuf à son tour monta, disant au poussin de prendre de la poussière et de l'étaler sous lui. De cette façon, s'il tombait, il ne se casserait pas. Le poussin ramassa de la poussière, il l'étala sous l'arbre, mais il y cacha un caillou. L'œuf secoua le citronnier et tomba sur le petit caillou, Pouiiii, et il se brisa. Et le poussin de rire de rire et de rire mais une branche lui coupa la tête et la branche de rire de rire et de rire. Le feu la brûla. Et le feu de rire de rire et de rire. L'eau l'éteignit et l'eau de rire de rire et de rire. La terre l'absorba et la terre de rire de rire et de rire. La terre et Dieu se querellèrent. Dieu l'attrapa et la fit tomber. C'est depuis ce jour-là qu'elle est à sa place. » Et le texte se termine par la formule traditionnelle de conclusion des contes peuls ou bambara : « J'ai laissé ce petit conte là où je l'ai trouvé. » Mamadou Diallo finissait toujours par : « Le premier qui le trouvera et le respirera ira au paradis. »

Pour ma part j'ai intitulé ce mythe « Qui de l'œuf qui du poussin ? » et je peux vous dire que lorsque j'ai envoyé le texte à Didier jeunesse, Michèle Moreau n'était pas très emballée. Elle l'a proposé à différents illustrateurs puis donné son accord pour qu'il soit publié. Elle a proposé le texte à Christian Voltz qui n'était pas très intéressé et elle a essayé avec différents illustrateurs. Je sentais que mon affaire allait couler, jusqu'au jour où m'est venue l'idée d'aller trouver May Angeli qui est non seulement une personne absolument formidable, mais une illustratrice dont j'aimais le travail de gravure depuis longtemps. Je l'ai croisée dans la rue et lui ai dit que j'avais un conte qui avait l'air mal parti chez Didier. Elle m'a proposé de le lui envoyer. J'ai pris mon vélo et lui ai déposé le texte dans l'heure qui suivait. Elle a accroché immédiatement. Simplement elle m'a suggéré de l'écrire davantage pour les petits. Ce conte parle de l'amitié et tente encore une fois de poser la grande énigme du monde, du cosmos, du big-bang. L'histoire est sombre parce que ce rire en vérité était un rire jaune. Et May Angeli m'a prise au mot pour la couleur jaune : elle a rendu solaire cette histoire en somme assez désespérante... Pour moi c'est un exemple de belle rencontre entre l'image et le texte. Le travail de l'illustration a multiplié la puissance de l'histoire.

Comme « Le Schmat doudou » dont les illustrations de Joëlle Jolivet sont une réussite. C'est ainsi avec les grands illustrateurs. Mais on peut raconter « Le Schmat doudou » sans le livre.

Pour en revenir à « Qui de l'œuf qui du poussin », je vous le lis :

Au temps très lointain du commencement, quand le monde dormait encore sur ses deux oreilles, deux bons copains, un œuf et un poussin allaient clopin-clopant sur le chemin. Qui de l'œuf ou du poussin ? Qui derrière et qui devant ? L'histoire n'en sait rien. Mais soudain, là, sur le chemin, un arbre barre la route aux deux copains. Un arbre immense aux branches chargées de fruits, un magnifique citronnier. « Oh comme j'ai faim ! » dit le poussin. « Et moi donc ! » soupire l'œuf. Le poussin décide de grimper dans l'arbre. Arrivé tout en haut, il secoue les branches pour en faire tomber les citrons. Il en tombe plein, plein, plein. Tout content, le poussin redescend avec son copain, l'œuf se régale de citrons, c'est bon. Oh c'est si bon les citrons croqués, pressés, gobés, un délice ! Qui de l'œuf, qui du poussin, là sur le chemin, a dit j'en veux encore ? L'histoire l'ignore - je suis assez fière d'avoir associé les mots poussin, pierre et poussière. Le poussin a fait son boulot et dit « tarata-ta chacun son tour, mon gars, vas-y ! » L'œuf est apeuré à l'idée de grimper dans l'arbre et dit au poussin « je pourrais me casser, peux-tu aller me chercher de la poussière comme ça je ne me casserai pas ? » En bon copain, le poussin va chercher de la poussière, mais, avec la poussière, il trouve une grosse pierre et, en bon copain, la glisse sous la poussière. L'œuf, tout blanc, tremble de peur, il s'accroche à l'arbre puis grimpe de branche en branche, tellement content d'être arrivé là, s'écrie « ça y est, j'y suis ! » Et il fait tomber les citrons - l'image de l'œuf dans l'arbre est tellement surréaliste ! Les petits accrochent à cela. Un œuf dans un arbre, comme dans un sapin de Noël ? Pas de problème ! - L'œuf est tellement content qu'il fait tomber les citrons et le poussin... Là, j'ai fait un petit ajout culturel, un proverbe vietnamien : « *Quand un œuf tombe sur la pierre, c'est tant pis pour l'œuf, et quand une pierre tombe sur un œuf, c'est aussi tant pis pour l'œuf* ».

Alexandre Vialatte disait qu'il y a toujours un proverbe et que de toute façon, les proverbes avaient voyagé comme les contes. On mâche les mots, il faut que cela sonne, que ça

balance, il faut trouver un rythme et quand l'illustration est réussie c'est un régal. Je pense que l'oralité est un tout. On peut dire des poèmes, dire des contes, on peut chanter, dire des trompes oreilles... ou ce petit extrait de « Magie », un poème d'Henri Michaux par lequel je voulais commencer.

« J'étais autrefois bien nerveux. Me voici sur une nouvelle voie :

Je mets une pomme sur ma table.

Puis je me mets dans cette pomme...

Quelle tranquillité ! »

Est-ce que ce n'est pas le petit dans le ventre ?

[Muriel Bloch commente l'image de couverture de la *Sélection 2017* de *La revue des livres pour enfants*² illustrée par Adrien Parlange]

Adrien Parlange, l'auteur du *Ruban*, est génial. C'est un éléphant et dans sa trompe qui est comme une coquille, qui fait corps avec le corps de l'éléphant, il y a un petit enfant qui lit. Je trouve magnifique cette image d'une tendre protection. Il y a cette caresse de l'enfant et en même temps, l'éléphant représente toute la sagesse du monde. Le petit lit, blotti comme cela. « Caresses et secousses » parce que avec les petits on n'arrête pas de balancer, de jouer, de prendre sur ses genoux... Je vous renvoie au livre aussi merveilleux de Marie-Claire Bruley que vous connaissez, *Enfantines*, où elle fait bien la différence entre les comptines et ces tout petits récits en relation avec le corps : les petits, le ventre, le dedans, le dehors, le corps, je pense qu'on peut faire passer les histoires vraiment fortes, évidemment courtes. C'est être dedans, dans l'éléphant, quand on raconte l'histoire. Ce n'est pas forcément incarner, mais c'est faire que l'enfant soit dans la trompe de l'éléphant et que l'on soit l'éléphant. Je me sens proche de l'éléphant. Ce n'est pas une histoire de corpulence, mais il y a ces oreilles qui me plaisent tellement... Quand j'ai vu cette image sur la couverture de la revue, je l'ai trouvée magnifique.

Sans vouloir dire du mal des éditeurs, j'avais une commande d'un petit conte - c'est pour vous dire les absurdités de l'âge et des petits. Quand on me dit « petits » je ne sais pas trop ce

²Publication de la Bibliothèque nationale de France / Centre national de la littérature pour la jeunesse.

que cela englobe. Je sais qu'à partir de 18 mois, les contes roulent. Je me suis demandé si j'étais une affreuse ogresse, pour toujours leur parler de nourriture, de ventres et de pets. J'étais allée à Madagascar et c'est peut-être la seule fois où grâce à des étudiants qui avaient collecté des contes, nous avons travaillé ensemble sur leur collecte. Il y avait un conte qui est raconté partout à Madagascar et qui est formidable. Il commence un peu comme *Boucle d'or* qui est issu d'un conte russe ancien. C'est une renarde dans les versions russes, une version que l'on trouve chez Gründ. Il ne faut surtout pas, dans le désherbage des bibliothèques, se débarrasser de ce livre !

Dans le conte malgache, une petite fille va dans la forêt et mange des brèdes, une herbe locale, une sorte d'épinards amers que l'on met dans la sauce qui accompagne le riz. On peut expliquer aux petits ce que sont les brèdes. J'insiste là-dessus car le conte est un objet culturel et l'on peut dans sa narration dire de quoi l'on parle et donner quelques clés. La petite part donc avec son panier chercher des brèdes et se perd. Elle arrive devant une maison. Toc toc toc, personne, elle entre et entend un bruit qui fait peur, un pas lourd. Elle se cache derrière un grand fauteuil. À Madagascar comme partout dans le monde il y a un ogre. J'aime bien les ogres. Rien que d'ouvrir la bouche et de dire le mot ogre, il est là. Il y a des mots utiles. C'est un des plus beaux mots. Cela marche moins bien avec ogresse qui fait tomber la bouche. On referme la bouche avec le féminin. L'ogre a un nom extraordinaire à Madagascar, *Trimobe*, un nom d'ogre dans toute sa splendeur. Il arrive chez lui avec son dîner, il y a des os de lémurien en veux-tu en voilà dans sa casserole. Il mange goulûment, énormément, et il pète. La petite, planquée derrière le fauteuil, a peur. Elle pleure. Imaginez un pet d'ogre ! L'ogre l'entend pleurer. Parfois les ogres ont du nez, « ça sent la chair fraîche », mais leur vue est mauvaise. On ne peut pas tout avoir ! L'oreille de l'ogre est bonne en général, pensez à *Jack et le haricot magique* où l'ogre est musicien. *Trimobe* pète violemment, puissamment. La petite pleure et comme il a de l'oreille, il la trouve terrorisée derrière le fauteuil. Il l'attrape et... fond. Il la prend dans ses bras et dit « Oh ! Ma petite, j'ai accouché d'une petite fille ! » Il la berce, tout fier, il est papa d'une petite fille et il va dire à toute la forêt

qu'il est papa. C'est pour cela *Papaoutai / papa où t'es ?* de Stromae, parce que les papas sont très absents dans les albums pour les petits et dans les contes.

J'ouvre une parenthèse puisque que Céline est là. Elle m'a demandé un jour si je n'avais pas un conte avec un papa qui fait quelque chose parce que franchement, il n'y a pas beaucoup de pères actifs. J'en avais parlé avec un ami anglais qui travaille dans des quartiers rudes et il m'avait dit « on est paniqués, il n'y a que des mères seules. Il nous faudrait des pères. » J'ai cherché des pères et dans un conte tout simple de Louisiane il y avait en avait un. Céline et moi n'étions pas très contentes de l'illustration pour différentes raisons, mais surtout parce que l'illustratrice - une femme merveilleuse qui fait des livres de plus en plus beaux et qui a beaucoup évolué dans son dessin - avait fait un père riquiqui. L'idée était de mettre en avant le père qui allait sauver ses filles qui étaient avalées par un alligator ! Le fait est qu'elle l'avait fait tout petit et que nous sommes intervenues. Ce n'est pas le plus réussi des livres, mais il a très bien marché.

L'expérience suivante est intéressante pour ce dont on parle. Il s'agit d'une collection pour les enfants de trois ans. J'ai eu un appel de la directrice Paule du Bouchet³ pour écrire un conte qui parlerait des instruments de musique de l'Inde du Sud. Je lui propose de trouver un conte d'Inde du Sud, de le traduire et de l'adapter. J'ai beaucoup de contes d'Inde du Sud où je suis allée. Je fouille donc dans mes livres et en découvre un vraiment bien. Les jeunes lecteurs de cette collection sont censés découvrir tous les instruments du monde et on leur dessine une carte du pays sur laquelle on place les instruments (on instruit les parents avant tout !). Je travaille mon conte et quand j'ai fini le texte, je suis un peu triste : ce n'est pas moi qui vais le raconter, c'est un Indien parce qu'il faut que le conteur ait l'accent indien. Cela fait aussi partie des contraintes de la collection. Arrive un comédien indien qui vit à Paris, parle français et doit lire le texte avec un accent de l'Inde du Sud. Quand j'ai rendu le texte où il y a trois épreuves, je me suis dit que pour des enfants de trois ans c'était juste, mais en même temps le héros, apprenti coiffeur, est

³ Éditrice chez Gallimard.

un paresseux, un personnage débrouillard. Il va faire danser un monstre et lui monter un bateau pour lui faire peur. Ce qui est génial dans ce conte c'est que c'est le stade du miroir. Pour faire peur au monstre, il brandit un miroir. Le héros n'a pas l'âge du lecteur, c'est plutôt un ado. En Inde on travaille jeune donc je l'imaginai entre sept et dix ans. Comme il ne fiche rien, sa mère le jette dehors et il part dans la forêt. Il a ses instruments de coiffeur, le peigne, la brosse et le miroir. Il tombe sur un monstre qui danse à la nuit tombée. Il repère l'enfant et veut le manger mais celui-ci lui fait croire qu'il est un grand chasseur de monstres, qu'il en a tué plein et que lui est sa prochaine victime. Comme les ogres et les monstres en général ont un QI particulièrement bas, il le croit. Ainsi le gamin a raison du monstre qui lui donne une grande part de son trésor. Puis il retourne chez lui et n'a plus besoin de travailler grâce à cet argent.

Il y a un autre épisode du conte qui appartient à nombre d'autres versions de ce genre d'histoire mais l'éditrice me l'a fait couper pour des raisons de pagination et parce que les enfants n'auraient, selon elle, pas pu avoir l'épisode d'après. J'aurais dû refuser que le conte paraisse sans l'épisode où en réalité le monstre costaud va dans le village où le gamin lui fait faire tout le boulot qu'il n'a pas envie de faire. Il y a un autre monstre qui passe par là et lui dit « Comment se fait-il que tu bosses ? » Le premier monstre lui répond qu'il travaille pour un chasseur de monstres. « Tu t'es fait avoir », dit le deuxième monstre qui a quand même un peu peur. Quand le premier lui indique où se trouve le jeune chasseur de monstres (chez sa mère) le second s'y rend. Il y a de quoi bien manger sur la table. Grâce à l'argent que le héros a rapporté à sa mère, la vie a changé et la nourriture aussi, il y a enfin du poisson sur la table. Mais un chat est passé par là et a mangé le poisson. Or au moment où la mère est dans la cuisine, le deuxième monstre passe juste sa tête pour voir. Elle le prend pour le voleur de poisson et lui donne un coup. Il fuit, persuadé que l'endroit est dangereux pour lui et qu'il ne remettra plus les pieds dans le village. Cet épisode simple et drôle n'est pas présent dans l'ouvrage parce que l'éditrice trouvait le conte trop long, d'autant qu'il fallait mettre la carte de géographie avec les instruments localisés et les photos des musiciens. C'est dommage de ne

pas avoir confiance en la capacité du petit à entendre trois épisodes cohérents entre eux. J'ai accepté de supprimer l'épisode...

Je finis sur un dernier livre, *Le secret du nom*, dans lequel il y a une erreur qui n'est pas si grave. C'est un petit conte que j'ai beaucoup raconté et qui figure dans de nombreux autres recueils. J'ai fait cette anthologie car la question du nom dans les contes est un formidable ressort de l'action. Il y a beaucoup de contes autour du nom. Pour certains je n'ai rien touché. Ils sont tels quels. J'en ai réécrit d'autres, pas seulement pour des questions de droits car cela coûte cher de payer les autres éditeurs quand on donne ses sources. Parfois j'ai voulu les textes tels qu'ils existaient dans des livres épuisés ou des ouvrages que l'on ne trouve plus et que je considère excellents. Je ne vois pas pourquoi réécrire un texte écrit que je trouve très bien. C'est l'école d'anthologie par quoi j'ai commencé qui me fait dire que je ne ferais pas mieux. Autant alors donner le texte tel quel.

Il y a un conte d'Afrique de l'Ouest qui s'appelle « La pierre barbue ». Il existe ailleurs, au Togo c'est « La pierre qui a des yeux ». Dans *Le secret du nom* il en manque la moitié, mais on le trouve dans beaucoup de recueils de contes d'Afrique de l'Ouest, chez Hassan Kouyaté, chez Souleymane Boyle, chez Milan avec les contes d'Afrique. J'adore ce conte sur la nomination dont il manque la partie qui touche à la nomination ! Les autres contes du recueil sont très bons et complets. C'est pour vous inciter à ne pas vous laisser faire s'il manque une partie. De toute façon le livre ne sera pas réédité avant qu'il ne soit vendu jusqu'au dernier volume. On remettra à ce moment-là seulement la partie qui manque. J'ai voulu raconter ce conte quand j'ai appris par Mamadou Diallo que la hyène dans les contes d'Afrique de l'Ouest parlait du nez, comme c'est une charognarde qui vient de l'autre monde. Quand je raconte ce conte, je parle du nez. C'est un plaisir de faire parler la hyène d'une voix nasale.

Dans beaucoup de contes pour les tout-petits, comme ce grand classique de la petite souris qui trouve un sou, s'achète un ruban et se cherche un mari, une merveille d'histoire parce qu'elle pose plein de questions sur les nanas. La souris se maquille, elle drague les animaux et demande à chacun qui veut l'épouser. Les versions les plus jolies et les plus

difficiles à raconter sont les versions où pour se marier elle prend en compte la voix. Pourquoi j'aime tant ce conte ? Parce que chaque animal prétendant au mariage avec soit la petite souris soit la dame scarabée - cela dépend des cultures où on l'emprunte - doit chanter. La souris veut en épouser un dont la voix lui plaît et la voix, c'est ce qu'il y a de plus charnel, elle a raison. Elle veut un gars qui possède une belle voix. C'est sensibiliser les enfants aussi à cela.

Les animaux, dans la logique de l'enfant (parce que les contes sont logiques), vont du plus grand au plus petit. Ce qui se présente d'abord, c'est un cheval qui hennit, c'est insupportable, la souris n'en veut pas et c'est ainsi jusqu'au moment où un souriceau couine comme elle. Et comme la vie n'est pas simple, on met déjà les petits en garde contre le mariage, ça ne va pas de soi. Il tombe dans la soupière, ça lui apprendra à ne pas faire la cuisine lui-même.

La question de la voix, pour l'adulte qui raconte à l'enfant, n'est pas simple : ce n'est pas facile de faire la voix du cheval, du mouton, du chien, du chat, mais on n'est pas forcément des acteurs, c'est ce que je vous ai dit au début, il suffit de trouver une manière à vous. N'essayez pas de faire *miaou* comme le chat ou d'aboyer comme le chien, faites comme vous pouvez. Et puis il y a dans le récit des voix singulières qui ne nous plaisent pas. Tous ces contes où la voix est en jeu sont des exercices de contage formidables, mais que l'on n'est pas obligé de faire absolument car ce n'est pas le sujet du conte. En revanche c'est nécessaire quand vous avez le conte du petit chat perdu, un conte fondateur pour les tout-petits. Pourquoi est-ce tellement bien ? C'est parce que c'est l'histoire d'un petit chat qui ne sait pas s'exprimer et qui va à chaque fois parler comme les autres animaux. Il n'aura pas de lait tant qu'il ne s'exprimera pas en chat. Chaque animal lui propose sa voix à lui, sa langue à lui, jusqu'au moment où arrive un chat. Il faut bien, quand on raconte cette histoire, faire le *miaou* du chat, mais ce n'est pas la même problématique que la souris qui cherche un mari. Chaque conte demande de notre part une petite subtilité pour le raconter. Dans le cas du conte où une petite dame scarabée ou une petite souris cherche un mari et fait chanter les prétendants, on peut s'amuser, on n'est pas obligé d'être réaliste. En revanche dans le conte classique du petit chat perdu qui doit

trouver sa voix et sa manière de s'exprimer, il faut pouvoir faire vraiment le bruit des animaux pour que l'histoire ait son efficacité puisqu'elle dit au chat « Quand tu miauleras, tu auras du lait parce que c'est comme ça que tu parles ».

Je termine avec « La pierre barbue » que je viens d'évoquer. C'est l'époque de la famine en Afrique de l'Ouest, les animaux ont faim. Parmi eux, la hyène charognarde erre dans la forêt où elle cherche à manger et elle tombe sur une pierre barbue. Quand elle la voit, elle dit de sa voix nasillarde « Hiiiin ça alors une pierre barbue ! » À peine a-t-elle dit cela que la pierre l'attrape et hop hop la fait valdinguer. La hyène retombe par terre, elle a mal partout, mais cela lui donne une idée qu'elle va mettre à exécution. Elle va voir d'abord des antilopes : « Hum frangines, frangines, vin z'avez souinf ? Venez avinc moiin » Les antilopes suivent, galopent avec la hyène dans la forêt (je travaille souvent avec un musicien). Quand les antilopes disent en cœur ce qu'attend la hyène « Ho ça alors une pierre barbue ! », et que la pierre barbue entend ça - gardez le mystérieux dans les contes - elle attrape les antilopes, les jette en l'air, les tape à terre et la hyène les mange. Il ne reste plus un os. Elle se régale comme cela avec les gazelles « Hin gazelles, gazelles, gazelles, mes belles cousines venez j'vins vous mintrer un truc extriin ». Elles traversent la forêt et, devant la pierre, les gazelles s'écrient « Ho une pierre barbue ! » et hop la pierre les attrape, hop bing boum, elles sont déchiquetées et la hyène se régale. Tous les animaux y passent. La hyène est repue. Physiquement une hyène est déjà un animal mal foutu, alors avec un gros ventre en plus de sa croupe arrière... Reste le lièvre. Il n'a pas mangé depuis longtemps quand la hyène va le voir (elle parle d'une voix nasillarde) « Tu ne veux pas sintir ? Je vin te mintrer un truc extrin. » Le lièvre suit la hyène dans la forêt, mais devant la pierre, il ne dit rien. La hyène lui dit « Tu ne trouves pas çin extrin ? » - « Ben, je ne sais pas c'est une pierre » - « Tu ne vouins pas qu'elle est un peu spéciale ? » - « Oui si tu veux, c'est une pierre spéciale » - « Tu ne trouves pas que c'est une pierre bababa... ? » - « Ne te fâche pas, c'est une pierre bababa » - « T'in rien dans l'ciboulot, tu ne vouins pas que c'est une pierre bar... » - « Ha ! du calme, oui elle est un peu barbare. » Et là, la hyène se met dans tous ses états et hurle « espèce d'imbécile, c'est une pierre barbue ! »

Alors la pierre l'attrape et... le lièvre a nourri sa famille, ses voisins et les lièvres de la forêt.

Je voulais poser la question : qu'est-ce qu'on fait avec des textes qui pourraient être des contes, ne sont pas des contes, mais s'apparentent à des contes ? J'ai apporté des textes d'auteurs, des livres chouchous que je considère comme des contes même s'ils n'en sont pas.

Marie Bonnafé

À propos du rien qui est évoqué dans la phrase « Ce cochon ne m'a rien fait, je ne lui ferai rien, dit le bâton », il me semble que le rien est un objet très important pour les enfants. Il y a dans la salle quelqu'un qui a découvert quelque chose d'extraordinaire dans le domaine du langage : Evelio Cabrejo-Parra. Cela concerne ce qu'on appelle la double articulation du langage. Il y a les premières syllabes, les coucous, les « papa », « mama », les redoublements, les premiers « je » et à un moment que René Diatkine appelait d'ailleurs d'une autre façon, l'enfant regarde le bol qui est vide et, dans toutes les langues, il désigne le rien et dit « a pu », « pas là », « a pas » et René Diatkine complétait en disant que cela rejoignait peut-être la question du père, du roi son père dont on ne parle pas, mais qui est quand même toujours présent. Il y a l'heure des mamans, l'absence de la mère, l'heure de l'objet absent d'une autre façon et c'est toute la construction de l'absence. Qu'est-ce qu'on fait avec le bâton qui ne fait rien et à qui l'on ne fait rien ? J'ouvre la discussion sur ce thème que Muriel Bloch a si bien soulevé. René Diatkine n'aimait pas que l'on dise qu'on ne parle pas du père, du roi. Il disait que, dans tous les contes, le roi est très important. Et peut-être que ce « je », que l'absence, que le rien, sont plus importants encore...

Muriel Bloch

J'avais hésité avec un autre titre possible pour notre rencontre. J'aurais pu appeler cela « De encore à alors » parce que pour moi le maître mot des tout-petits est « encore, encore, encore », et l'aube de tout récit est « alors ». Comment passe-t-on de « encore, encore, encore » à « alors » avec toutes les intonations du « encore » et du « alors », dans l'excitation du « encore » et dans l'émerveillement du « alors » ? On peut réfléchir à cela.

Quant au rien, c'est le sujet de ma prochaine conférence contée, au salon du livre de Saint-Paul-Trois Châteaux dont c'est le thème cette année !

Isabelle Sauer

Le conte de randonnée, c'est le mot « encore, encore » que l'on n'arrête pas de répéter et c'est comme cela que les très jeunes enfants entrent dans les contes et c'est parce que cela se répète qu'ils arrivent à tenir le récit. Et en même temps il y a le « alors » parce qu'il y a toujours un élément nouveau. Et ils arrivent à aller vers le « alors » parce que, justement, il y a le « encore » et c'est à chaque fois la même chose qui se passe. Quand ils sont auprès d'adultes qui ne racontent pas très bien, les petits n'ont pas le plaisir de la randonnée, sans doute, mais en même temps il y a à chaque fois « alors » parce que l'histoire avance.

Muriel Bloch

Oui, bien sûr, sauf qu'à mon avis dans la manière de raconter la randonnée on ne laisse pas assez de place au « et alors » parce qu'on la bouscule sous prétexte que c'est un récit qui va vite et c'est redonner la place du « alors » dans la randonnée avec le « encore ». On peut prendre le temps de la discussion, à l'intérieur même d'une randonnée je pense.

Evelio Cabrejo-Parra

Merci beaucoup pour la manière dont vous mettez en scène à travers votre voix. Cela mène très loin. Cela nous fait penser et cela nous fait voir des choses qui sont de l'ordre de l'invisible. En vous écoutant parler, je me disais que dans les contes il y a toujours des choses que l'on ne comprend pas. C'est un problème que j'ai chaque fois pour comprendre ce qu'est la voix. À plusieurs reprises, j'ai assisté à des soutenances de thèses, parfois à des thèses de phonétique, etc., mais la première fois que j'ai été vraiment bousculé, c'est quand j'ai pu voir les mouvements des organes de phonation d'une personne qui chantait, ses cordes vocales, sa langue qui bougeait, etc. Je me suis mis à réfléchir et plus tard, quand il y a eu à La Villette une exposition sur la voix, j'y suis allé. J'ai vu ces muscles et cela ne m'était pas très agréable à regarder. Je suis retourné une deuxième fois visiter l'exposition. Ce n'était toujours pas agréable à voir, mais le chant qui en sortait était très beau. Il y a ce passage de cette chose-là qui

est quelque chose d'incompréhensible et qui nous laisse perplexes, mais cela donne pour résultat quelque chose d'extraordinaire. Je dirai que c'est cela le conte, c'est comme la voix dans un processus de construction d'elle-même. Il y a tellement de paramètres qui participent qu'elle donne un résultat peut-être moins bon. Je n'ai jamais compris comment en brassant l'air des poumons, en faisant des obstructions, des mouvements de balance de cordes vocales, en produisant des nasales comme les conteurs le font pour imiter la hyène, on pouvait arriver à trouver cette chose qui s'échappe complètement. C'est la construction de la voix qui se met en scène dans les contes avec les lignes qu'elle porte.

Muriel Bloch

Je n'ai aucune réponse par rapport à cela, mais par rapport à la dimension merveilleuse des contes que je n'ai pas eu le temps d'évoquer et que l'on peut aussi raconter aux petits.

Par exemple dans ce conte de Madagascar dont je n'ai évoqué que la première partie du pet et du fait que la petite est la fille de cet ogre, la seconde partie est extrêmement mystérieuse. La petite s'occupe de l'ogre. Pour lui, elle fait sécher de la viande sur un fil. Un jour, un grand oiseau arrive (c'est vraiment l'image de l'envol des petits) et propose de la ramener à ses parents qui s'inquiètent parce qu'il y a un bout de temps qu'ils ne l'ont pas vue. Mais il l'emmènera à condition qu'elle lui donne la nourriture de l'ogre. Elle hésite, c'est un travail qu'elle fait tous les jours. Cette image de viande qui sèche comme du linge nous est offerte. L'oiseau veut la viande et la petite accepte finalement le marché. Ses parents lui manquent et elle veut les retrouver. Sauf que l'oiseau ne la ramène pas directement chez eux. Il la dépose en haut d'une montagne puis va prévenir ses parents. Les parents, fous de joie, doivent récupérer leur fille. Mais comment faire ? Elle est tout en haut d'une montagne et ne peut pas descendre. Un rituel très beau et très mystérieux se met en place : les parents parlent à la montagne qui va s'abaisser pour déposer la petite à leurs pieds. Un très beau chant malgache accompagne la montagne en train de s'abaisser pour déposer la petite auprès de ses parents.

C'est un conte court et je suis émerveillée par cette séquence. Je l'ai raconté à des petits, souvent une chanteuse m'accompagnait, Serena

Fisseau, on avait des frissons à chaque fois. J'aime beaucoup cette façon qu'a le conte d'avoir une partie qui fait rire (ça pète, c'est vivant) et tout à coup, cela devient onirique, fort, avec un rituel mystérieux et en même temps des retrouvailles parce que, quand même, le conte a toujours une conclusion. Cette petite a fait son temps. Il y a toujours une question qui n'est pas dans le conte mais que les enfants posent, c'est « et lui l'ogre ? » Je leur dis que je ne sais pas, que le conte ne le dit pas, mais qu'il a dû être infiniment triste au départ de la petite fille. J'aime cette association possible entre les éléments concrets du corps dans ses manifestations les plus simples (et les enfants adorent ça, on le sait) et puis tout à coup le merveilleux arrive. Le rituel s'y greffe et donne une autre dimension. Nicole Belmont dit de laisser un choix onirique à la fin d'un conte, quelque chose qui nous emmène, même si on a des rituels d'ouverture / fermeture comme « mon conte est fini trotte trotte la souris », ce monde qui s'ouvre, les petits le perçoivent formidablement bien.

Intervenante A

Est-ce vous qui êtes allée chercher ce conte malgache ?

Muriel Bloch

Il est dans un recueil de contes populaires malgaches et je l'ai entendu quand j'étais à Madagascar.

Intervenante A

Et cette montagne, même si elle n'apparaît qu'à la fin, n'est-elle pas un personnage important ? S'agit-il d'une montagne connue à Madagascar ? Est-ce une légende de la montagne ? Cette montagne me travaille...

Muriel Bloch

Ce qui est fort c'est qu'elle témoigne d'un paysage de la région des Hauts plateaux. Elle est un élément qui n'appartient pas en tous les cas au paysage habituel.

Marie Bonnafé

Je vais dire une petite chose qu'il m'arrive de dire quand on est un peu dans des impasses que le médecin ne peut pas résoudre parce que c'est le mal d'amour : le mal d'amour est une maladie, nul médecin ne saurait la guérir / derrière chez nous il y a une montagne / Moi et mon

amant nous la montons souvent déri déra la la la la... Pour la montée il est beaucoup de peine. En descendant mille soulagements déri déra la la la la ... C'est une chanson en créole que je ne sais pas dire... Il y a l'idée d'une ascension.

Muriel Bloch

De toute façon, la hauteur et les enfants... Les enfants transportés dans les airs comme Nils Holgerson ou le petit Tichka des contes russes qui est emporté par les oies sont des images tellement belles.

[Muriel Bloch montre parmi les livres qu'elle a apportés l'album *L'Ogresse en pleurs*, de Valérie Dayre.]

Cet illustrateur, Wolf Erlbuch, est extraordinaire, et cette histoire très, très dense, avec un texte de Valérie Dayre est remarquable comme est remarquable *Jojo la mache* d'Olivier Douzou, un monument comme *Les deux géants*, un texte cosmique et poétique de Régis Lejonc. Ces livres sont mes chouchous. « Le Pou et la puce » fait partie des histoires traditionnelles... Je me suis quand même laissé faire au Salon de Montreuil chez Les Fourmis rouges. Mathis que j'aime bien a commis ces deux petits livres qui font rire, *Le petit pou rit* et *Le petit pou sait* dont la philosophie est intéressante car le petit pou sait des choses toutes bêtes et à la fin, il sait qu'il ne sait rien.

Marie Bonnafé

Rien, encore ?

Muriel Bloch

Oui, décidément.

Sur le chemin, le petit pou rit, sur le gâteau le petit pou rit, sur l'œuf le petit pou rit, sur le papillon le petit pou rit, sur le toboggan le petit pou rit, sur le jet d'eau le petit pou rit, sur le gratte-ciel le petit pou rit, sur le nuage le petit pou rit, et quand il a fini de rire le petit pou bêle.

J'ai eu un petit coup de cœur pour *La Grenouille qui grimace* de Ghislaine Herbera. Racontez, racontez, lisez et savourez *Je vais me sauver* de Margaret Wise Brown, l'auteure de *Bonsoir lune*. Elle est morte toute jeune à quarante ans. *Je vais me sauver* est une histoire qui emprunte des motifs chamaniques au conte merveilleux, des transformations du type si tu fais ça, je me changerais en ; je regrette le tout petit format.

Marie Bonnafé

As-tu quelque chose à dire sur les livres en carton ? Je suis très engagée contre la généralisation des livres en carton pour les tout-petits qui se fait à l'insu des auteurs illustrateurs, parfois. Ils retrouvent leurs livres cartonnés ! C'est tellement important quand l'enfant commence à tourner les pages avec une grande zone concernée dans le cerveau puisqu'on veut parler du cerveau. Il faut savoir que les lèvres et les doigts sont des zones très importantes dans le cerveau.

Muriel Bloch

Ce qui est plus inquiétant, c'est que les petits, au lieu de tourner les pages, font glisser leurs doigts sur des écrans !!

Intervenante B

Ce sont des livres pour quel âge ?

Muriel Bloch

Ah les classes d'âges, on sait des choses... ! Il y a toujours un ou deux bébés dans une soirée conte. S'il ne dort pas, il entend et s'il ne pleure pas c'est parfait. À partir de 5/7 ans...

Il y a des contes pour les ados. On conçoit très bien ce qui les intéresse dans les contes et combien ils peuvent apprécier les contes. Le problème est de penser qu'ils ne s'intéressent plus aux contes à partir d'un certain âge. C'est cela l'inquiétude. On a vu depuis quelques années le conte s'adresser de plus en plus aux petits.

Alors les propositions des médiathèques qui me demandent de conter concernent souvent les petits et moi, je me régale surtout avec les enfants niveau CE2, CM1, CM2, 6^{ème}...

Marie Bonnafé

J'ai beaucoup aimé quand tu as parlé des conteurs. Cela m'a rappelé un souvenir de groupe personnel.

A.C.C.E.S. avait fait un colloque. Alors que l'on parlait d'Evelyne Cevin, mes collègues ont eu une idée saugrenue. Cela se passait dans la grande salle du Centre Pompidou. Chaque fois qu'on fera des pauses, avaient proposé mes collègues, Evelyne racontera un conte. Sur le moment je n'ai pas très bien compris cette proposition, je pensais que tout le monde sortirait pendant les pauses.

Mais Evelyne Cevin nous a raconté Blanche Neige et tout le monde est resté à écouter. Tout ce que tu as dit, Muriel, au début, sur la différence entre lire, conter et ne pas conter n'importe comment, intéressait beaucoup René Diatkine.

La différence entre un comédien et un conteur : il y a la rampe mais pas seulement. J'ai vu 1789 et 1791 mis en scène par Ariane Mnouchkine. Les comédiens étaient là, près du public, mais il y avait une rampe virtuelle.

Muriel Bloch

Il a de plus en plus de conteurs au théâtre... J'ai un tellement beau souvenir de ces spectacles-là que je ne me pose pas la question parce que je sais que c'est du théâtre.

Marie Bonnafé

Mais c'est différent. Nous redevenons des bébés quand nous écoutons Blanche Neige.

Muriel Bloch

Cela a peut être changé, mais je me souviens que je donnais des cours à l'Université

Paris 8 dans le département de cinéma il y a quelques années et j'avais une UV intensive sur une semaine dont la thématique était le retour des conteurs au cinéma.

J'avais des étudiants en première et deuxième année et je m'étais dit que les contes ne conviendraient pas, donc j'avais pris des textes de nouvelles littéraires, des récits fantastiques, plutôt que des contes. Or ils me réclamaient tous des contes ! Ils avaient tous eu cette expérience d'en écouter au collège ou en bibliothèque et voulaient retrouver ce plaisir-là.

Après on distinguait les genres entre les contes merveilleux, les mythes philosophiques, les contes étiologiques... Je devais leur permettre de s'y retrouver pour ensuite écrire des scénarios en lien avec le monde qui leur correspondait le mieux et faire le lien avec le cinéma. Il y avait parmi eux des documentaristes, des étudiants plus attirés par la nature, et tout cela les a nourris.

J'étais surprise.



Références des livres cités

Mémoires du feu, Eduardo Galeano, Lux, 2013

« *Le conte et la zone d'endormissement* », Pierre Fédida,

dans *Corps du vide et espace de séance* Paris, Delarge, 1977, p. 155-191

Le loup et la mésange, Muriel Bloch, ill. Martine Bourre, Didier jeunesse (À petits petons)

Le perroquet et le chat trop gourmand d'après Miss Sara Cone Bryant, ill. Simone Ohl, MeMo

Le Petit cochon têtu, Jean-Louis Le Craver, ill. Martine Bourre, Didier jeunesse (À petits petons)

Roulé le loup ! Praline Gay Para, ill. Hélène Micou, Didier jeunesse (À petits petons)

Les plus belles histoires d'animaux, Gründ

365 contes des pourquoi et des comment, Muriel Bloch, Gallimard

Qui de l'œuf, qui du poussin ? Muriel Bloch, ill. May Angeli, Didier jeunesse

Le Schmat doudou, Muriel Bloch, ill. Joëlle Jolivet, Syros

Ce que disent les contes, Luda Schnitzer, Le Sorbier

Poétique du conte : essai sur le conte de tradition orale, Nicole Belmont, Gallimard 1999

Le Ruban, Adrien Parlange, Albin Michel jeunesse

L'Ogresse en pleurs, Valérie Dayre, ill. Wolf Erlbuch, Milan

Les deux géants, Régis Lejonc, Le Rouergue

Le pou et la puce, Praline Gay-Para, ill. Rémi Saillard, Didier jeunesse (À petits petons)

Le petit pou rit / Le petit pou sait, Aurore Petit, ill. Mathis, Les Fourmis rouges

La Grenouille qui grimace, Ghislaine Herbera, MeMo

Je vais me sauver, Margaret Wise Brown et Clement Hurd, L'école des loisirs